



"VEUX-TU DU CAFÉ, ROGER ?"

HEUREUSE MÉPRISE

—Veux-tu du café, Roger ?

—Merci, ma tante ; vous savez bien que je ne fume plus.

Mme Fougerolle affermit par un geste familier ses lunettes d'or sur son nez, et posa son éternel tricot sur une table à portée de sa main.

Indices précurseurs d'une mercuriale un peu prolongée.

—Mon cher enfant, fit la vieille dame, il est permis d'être distrait ; tu es attaché aux Affaires Etrangères, tu travailles beaucoup pour obtenir de l'avancement dans "la carrière" ; partant, tu es excusable jusqu'à un certain point de demeurer souvent préoccupé, absorbé même. Cependant il ne faut rien exagérer, fussent les meilleures choses, et je te vois avec un grand déplaisir devenir absolument insociable. Cela est d'autant plus fâcheux, que tu es en âge de te marier ; tu n'y ressens, m'as-tu dit, aucune répugnance, bien loin de là. Or je crois avoir trouvé une jeune fille qui, à tous égards, réunit les qualités désirables pour devenir la compagne de ta vie.

—En vérité, ma tante ? Et quel est cet oiseau rare ?

—Un fort joli oiseau, mon enfant ; et nous aurons bientôt, j'espère, à remercier la Providence de nous l'avoir fait dénicher.

—Voilà un signalement un peu vague, ma bonne tante.

—Ah ! ah ! nous ne sommes plus distrait maintenant ; ce sujet nous intéresse. Allons, je ne veux pas te faire languir. Tu vas prendre, ce soir, à la gare du Nord, le train de Calais ; j'ai écrit sur ce papier l'adresse de M. Durand, le père de ta future ; ne va pas l'égarer, suivant ta déplorable habitude. On t'attend ; tu seras reçu par de braves gens sans cérémonies, et on ne fera aucune allusion à l'objet de ta visite. Au bout de quelques jours, si la jeune fille te convient, tu feras ta demande ; tout me porte à croire qu'elle sera favorablement accueillie. Alors tu me préviendras, et et je réglerai avec la famille de ta fiancée les derniers détails, qui demandent un esprit plus rassis que le tien. Tout cela te convient-il ?

—Je crois bien ! Que vous êtes bonne, ma tante !

—Il faut bien que je remplace tes pauvres parents, puisque le bon Dieu les a rappelés à lui.

Et l'excellente femme essuya une larme furtive.

Le soir même, Roger Fougerolle, rêvant de la fiancée inconnue, prenait son billet pour Calais, passait sur le quai... et s'installait tranquillement dans

le train d'Ostende, où il se mit à songer de plus belle à son bonheur probable.

A la frontière belge, il était profondément endormi ; et comme sa malle ne l'avait point suivi dans son erreur, on ne réclama pas sa présence dans la salle de visite des bagages.

Quand il se réveilla de ce somme prolongé, le train stoppait en gare d'Ostende.

Un employé murmura, avec un fort accent de terroir, des paroles à peu près inintelligibles, concernant les "voyageurs pour Londres par Douvres."

—Je n'en suis pas, moi, du paquebot Calais-Douvres, murmura Roger à part lui ; et je n'ai aucune envie, aujourd'hui, d'aller en Angleterre. Diantre ! qu'ai je fait de l'adresse de M. Durand ?

Il fouilla toutes ses poches, les retourna fiévreusement, et ne trouva rien.

—Charmant ! fit-il avec humeur ; comment vais-je faire ! Ma foi, ma tante m'a dit que mon futur beau-père était "aussi connu que considéré dans la ville" ; si ses concitoyens ont pour lui un degré d'estime

raisonnable, je trouverai bien quelqu'un qui m'indiquera sa demeure.

Il descendit de wagon, et, choisissant dans la foule des commissionnaires en blouse blanche qui persécutaient les arrivants de leurs offres de service, il en avisa un dont la figure lui sembla plus intelligente.

—Mon ami, connaissez-vous M. Durand, un très riche propriétaire de la ville, qui habite tout près de la mer ? J'ai égaré son adresse, mais je sais que sa villa est située près du Casino.

—M. Durand ? répondit l'homme, ça est une fois le marchand de vélocipettes ; il demeure rampe Christine, numéro 13, savez-vous.

—Tiens, pensa Roger, c'est un commissionnaire belge.

Puis tout haut, en donnant une pièce de monnaie à son interlocuteur :

—Merci, mon ami. Voici mon bulletin de bagages, vous porterez ma malle à la villa de M. Durand, c'est chez lui que je descends.

Il y avait en effet un M. Durand, 13, rampe Christine, chose médiocrement surprenante, attendu le nombre incalculable de créatures humaines portant ce nom si répandu.

Ce Durand-là était un commerçant d'une scrupuleuse probité, doué en outre d'un caractère doux et jovial, un tantinet prudhomme, possédant une femme excellente et une fille jolie à miracle, revêtue de toutes les qualités paternelles et maternelles, sans compter les siennes propres.

Dans ce paisible intérieur on attendait, comme un événement important, l'arrivée de Barnabé Papineau, le fils du représentant de la maison de commerce à Paris.

Papineau père était un vieil ami de vingt ans, presque un associé. Sa fortune, considérable, égalait celle des Durand ; son rejeton passait pour un garçon rangé et travailleur, et ma foi, qui sait ? peut-être y avait-il en lui un mari pour Geneviève.

Barnabé, sans préciser de date, avait annoncé sa venue imminente ; tout était prêt pour le recevoir. Aussi quand la bonne, précédant Roger, dit en ouvrant la porte du salon où la famille était réunie : "Monsieur, c'est un monsieur de Paris que Monsieur attend," sur-le-champ l'excellent Durand se précipita dans les bras de Fougerolle en s'écriant :

—Mon jeune ami, que je suis heureux de vous voir ! Nous vous attendions. Ma femme... ma fille Geneviève... Voici le fils de mon vieil ami.

—Ma tante ne m'avait point dit qu'il avait connu mon père, songea Roger. Elle est charmante, mademoiselle Geneviève !

La journée se passa dans des démonstrations de

